

## Préface

# De Jarry à Vollard, de Vollard à Jarry

« Outre-merdre ! C'est comme en Métropole ici, sauf qu'il fait chaud et par conséquent qu'ils sont tous nègres ! » Ainsi s'exclame, en débarquant dans la colonie de La Réunion le tonitruant et provocant Ubu d'Emmanuel Genvrin. Un siècle environ sépare la naissance du premier Ubu de Jarry de celui qui réapparaît en 1994 à La Réunion. Ambroise Vollard, le célèbre marchand de tableaux réunionnais qui s'était permis de faire revivre le personnage d'Ubu dans un recueil de 1919 puis de 1925 en est le dénominateur commun.

1896 — naissance d'Ubu

Le personnage d'Ubu est né d'une blague potachique des lycéens de Rennes qui depuis plusieurs générations avaient chargé leur professeur de physique, un certain Ebé ou Hébé de tous les ridicules et de toute la méchanceté de la terre. Les discussions autour du manuscrit témoignent de l'incertitude sur les origines précises du personnage. Jarry donna son nom définitif à ce fantoche en le portant à la scène en 1896. L'Ubu de Jarry parut un monstre exagéré, mais pour certains, il est une image « prophétiquement vraie annonciatrice des futurs monstres qui sont nés à partir de la guerre de 1914 ». Claude Roy, par exemple, l'assimile à Hitler et

Eisenhower, « citrouilles armées qui nous poussent ubuesquement à l'abattoir après nous avoir décervelés ».

1901 — l'Almanach illustré du XX<sup>e</sup> siècle

L'Almanach a été conçu dans la cave d'Ambroise Vollard au 6 rue Laffitte à Paris autour du fameux cari poulet que le Réunionnais servait à ses amis poètes et peintres. Il est en fait vraisemblable que l'Almanach fut une création collective. Un même esprit, en effet, animait les participants de ces soirées créoles. Jarry, l'écrivain, était l'ami des peintres : il avait fondé en 1894 *L'Ymagier*, revue qui célébrait l'art populaire et avait lancé le Douanier Rousseau. Vollard, l'amateur d'art, avait édité *Les Fleurs du mal* illustrées par Bonnard et les *Fables de La Fontaine* par Chagall et écrivait sur ses amis Cézanne, Renoir et Degas. Apollinaire, qui festoyait avec eux lors des « dîners de la Cave », raconte dans *La Vie anecdotique* parue en 1913 au *Mercur* de France : « C'est dans la cave de la rue Laffitte que fut composé le grand Almanach illustré. Tout le monde sait que les auteurs en sont Alfred Jarry pour le texte, Bonnard pour les illustrations et Claude Terrasse pour la musique. Quant à la chanson, elle est de monsieur Ambroise Vollard ». Le sujet colonial et le parler créole qui courent à travers le deuxième Almanach ont été inspirés à Alfred Jarry par Ambroise Vollard, comme celui-ci le rapporte dans son autobiographie, *Souvenirs d'un marchand de tableaux* : « Le nouvel Almanach devait être d'abord exclusivement colonial. L'idée en était venue à Jarry en m'entendant raconter les histoires nègres de mon pays, et plus loin, nous eûmes à cœur de combler une autre déplorable lacune relativement à la « chose coloniale ». Autrement dit, les Almanachs antérieurs aux nôtres ne soufflaient mot de ce qui se passait dans nos colonies. Justement mon île natale me fournissait ample matière à pittoresque ». On voit bien là l'influence que Vollard a exercée sur Jarry. S'il n'est pas fait allusion à Vollard dans l'annonce de l'Almanach du Père Ubu pour le XX<sup>e</sup> siècle, signée

par Jarry dans la *Revue blanche*, l'Almanach parut sans indication ni d'éditeur ni d'imprimeur ni même d'auteur, avec des « réclames » pour Ambroise Vollard qui le publia.

1916 à 1925 — les Ubu d'Ambroise Vollard

La participation d'Ambroise Vollard à l'élaboration de l'Almanach de 1901 l'autorise à reprendre le mythe bouffon créé par Alfred Jarry. L'Ubu d'Ambroise Vollard est un despote « manifestation d'une inconscience et d'une tyrannie collective » selon la définition de ses Souvenirs. Vollard souligne cependant que son Ubu n'a pas « pareille valeur de symbole que Ubu roi ». Loin d'en avoir fait un personnage abstrait, il l'a inscrit « rigoureusement dans le concret » pour dénoncer « un milieu déterminé : le monde des politiciens ». Cette filiation revendiquée par Ambroise Vollard justifie la parution des Réincarnations du Père Ubu en 1925. Nous voyons déjà en quoi l'œuvre de celui-ci s'éloigne de celle de Jarry. Le Ubu de Vollard est en réalité peu théâtral. Le rythme est lent et Ubu bavard, plus témoin qu'acteur, porte-parole d'Ambroise Vollard. Or si celui-ci voit avec le Ubu de Jarry un point commun : « Ils joignent l'un et l'autre le grotesque à l'odieux », on peut regretter qu'il ait perdu de sa cruauté, de son obscénité et même de sa bêtise. Finalement, ce sont paradoxalement davantage ses protagonistes qui sont ubuesques. Monsieur Béhar, auteur de Jarry, le monstre et la marionnette note à son sujet, avec sévérité, qu'il « fait figure d'enfant de chœur ». À La Réunion, La politique coloniale du Père Ubu et Les problèmes coloniaux à la Société des Nations présentent un attrait particulier. Étrangement, au moment de leur parution, les œuvres de ce Réunionnais très parisien, ne retinrent pas l'attention de ses compatriotes. Peut-être le discours dissimulé par la dérision était-il trop ambigu au goût des élites locales. Ambroise Vollard disparut ainsi du firmament des Réunionnais célébrés dans la mémoire collective.

1979 — naissance du Théâtre Volland

Il y a quinze ans, naissait à La Réunion sous les auspices de l'esprit de dérision et de révolte de Jarry et celui avant-gardiste du Créole Volland une compagnie théâtrale qui prit le patronyme du marchand de tableaux. Pour l'homme de la rue, « Volland » c'est la « troupe du Théâtre Volland » fondée par Emmanuel Genvrin, metteur en scène insolent de la société réunionnaise. L'Ubu roi d'Alfred Jarry fut, en 1979, la première pièce montée par la jeune compagnie, dans un style abstrait, un « nulle part » fait de caisses d'importation et de gonis (sacs en toile de jute). Les expressions empruntées par Jarry à la langue créole étaient soulignées dans le jeu et Emmanuel Genvrin n'avait pas résisté au plaisir de réécrire la fin dans un jeu de mots dans le style jarryque : « l'Île où les masques règnent » (homophonie de Mascareignes, nom donné à l'archipel formé par les îles Maurice, Rodrigues et de La Réunion). L'exposition accompagnant le spectacle faisait découvrir au public réunionnais l'Ubu colonial paru dans l'Almanach de 1901, illustré par Bonnard avec des légendes en créole et les chansons Tatane et Soucouille pas trop fort Madeleine, soulignant le lien entre Jarry le dramaturge et Volland l'amateur d'art, « homériquement » dénommé dans le premier Almanach : « celui qui devanature ». Ambroise Volland, Réunionnais cultivé aux idées avant-gardistes, découvreur des plus grands artistes de l'art moderne, amis des poètes, éditeur d'art et complice de Jarry, convenait bien à l'esprit de cette nouvelle compagnie qui refusait le ronron conformiste du théâtre « importé » qui avait toujours prévalu dans les milieux aisés de l'île. Jarry et Volland, l'un Créole l'autre pas, ont marqué les destinées de la troupe, la première à affirmer sa « réunionnité ». Les thèmes jarryques se retrouvent dans les pièces de Genvrin : la satire sociale et politique mordante, la caricature de la bourgeoisie égoïste et stupide, l'antimilitarisme, la moquerie de l'administration, la dénonciation du matérialisme, des jeux du pouvoir et de l'ambition. Leur traitement par le grotesque de l'exagération, la simplification des personnages, le refus de la

psychologie et une mise en scène qui utilisa au début le masque et une gestuelle outrée, correspondants à la conception dramatique de Jarry pour qui l'acteur devait dépouiller la personne au profit du personnage. Jusqu'à la personnalité de Genvrin qui fait penser à celle de Jarry, provocateur, révolté, anarchisant, débusquant impitoyablement la bêtise de ses contemporains avec une sorte de cruauté enfantine.

1994 : Ubu colonial d'Emmanuel Genvrin

L'Ubu colonial d'Emmanuel Genvrin emprunte à La politique coloniale et aux Problèmes coloniaux d'Ambroise Volland, les passages les plus forts : le mariage nègre et surtout les scènes d'élections, le bourrage des urnes avec les mamans-cochons, « les grands bulletins de vote contenant dans leurs plis, force petits bulletins », la distribution d'alcool, « le piège à électeurs ». On y retrouve également le discours sur l'assistance avec cette curieuse théorie sur la nécessité d'appauvrir les îles pour éviter qu'elles soient convoitées. Triste adéquation avec la situation économique actuelle qui ressemble fort dans ses résultats à celle évoquée par Ambroise Volland. Plus légères et plus gaies, les chansons ont été introduites, en particulier Tatane, la chanson « pour faire rougir les nègres et glorifier le Père Ubu », publiée déjà dans l'Almanach avec des dessins de nègres rouges de Pierre Bonnard. Savoureuses aussi les réflexions, rapportées d'ailleurs par Jarry, sur les expressions créoles : le linge blanc de couleur, le bonbon coco qui est en réalité un gâteau et le gâteau, un bonbon. La métaphore langagière, alimentaire et scatologique, se prolonge dans la scénographie conçue par Hervé Mazelin. Le drame se joue en effet dans une table d'hôte rappelant la cave d'Ambroise Volland, au milieu des spectateurs attablés devant la fameuse salade de chou et le cari poulet « vollandien » à double titre puisque la troupe avait rejoint Ambroise Volland en servant au cours de plusieurs spectacles ce plat traditionnel réunionnais aux spectateurs. Baptisé « Chez Marcelle », ce lieu évoque un

bar-restaurant tout à fait extravagant et ubuesque, bien connu, il y a peu de temps encore, des noctambules dionysiens, et où le Théâtre Vollard organisa en juillet 1991 une mémorable fête urbaine lorsque son propriétaire Marcel Coupama prit sa retraite. D'un côté de la scène se trouve la cuisine, symbole de toutes les alchimies, de toutes les « magouilles » diraient les Réunionnais. C'est là que se concocte aussi bien la cuisine électorale que judiciaire. En face, la Jamaïque, une décharge publique, lieu des poubelles et des aisances, lieu des excès du pouvoir, de l'éviction et des débordements sexuels. Symboles de la nouvelle pataphysique créole, le hamac pour « faire tatane », le trône W.-C. à roulettes avec chasse d'eau et moustiquaire, la lessiveuse pour blanchir, le sabre à canne pour « technique », la roue de la fortune pour jouer au « Loto Colonial ». Au final, « La Loi » (nom du gendarme en créole) descend du ciel sur un air d'opérette et met le Père Ubu « en examen ». L'Ubu d'Emmanuel Genvrin s'écarte de ceux d'Ambroise Vollard par la structure narrative qui relève du drame historique d'Ubu roi : l'usurpateur, après s'être fait élire et avoir régné par la force et la tyrannie, est chassé de son trône. Comme l'Ubu de Jarry, celui de Genvrin n'est pas réellement puni, contrairement à ce qui se passe dans le drame classique. Rien ne l'empêche d'aller se refaire une santé ailleurs, en Amérique latine par exemple. On voit l'analogie avec le dénouement de certains scandales politiques et parfois avec l'indulgence de l'opinion publique pour les corrompus, il est vrai, présumés innocents. Genvrin rejoint aussi Jarry dans le rythme accéléré de la pièce qui ne laisse pas à Ubu le temps de raisonner comme chez Ambroise Vollard. Le personnage d'Ubu retrouve là son caractère mécanique, n'obéissant qu'à ses instincts, sa cupidité, sa concupiscence, sa cruauté. Sa grossièreté et son mépris s'affirment comme dans Jarry par le « merdre » transformé en « outre-merdre », jeu de mots aussi genvrinesque qu'ubuesque. Le vocabulaire alimentaire et scatologique traduit le comportement infantile de cet Ubu primaire dont le premier secrétaire devient « Directeur de mes Cabinets ». La salade de choux,

emblème jarryque du décervelage ouvre la pièce et occupe sans cesse les personnages sans oublier le cari poulet qui scella, dans la cave de la rue Laffitte le lien entre Jarry et La Réunion. Enfin dernière pirouette de l'élève Genvrin décidément bien indiscipliné : cet Ubu colonial est incarné par un acteur noir pour brouiller les cartes et rappeler que la bêtise n'a pas de couleur. Son physique, ses tics de langage, ses propos embrouillés, ne peuvent que rappeler un administratif de la culture que Genvrin a voulu pérenniser ainsi parce qu'il représentait pour lui « tout le grotesque qui fut au monde », comme Jarry l'écrivait dans son discours prononcé lors de la première représentation d'Ubu roi. Les allusions à l'actualité politique réunionnaise fourmillent. Emmanuel Genvrin y a pris visiblement plaisir. C'est ce qui a toujours été la spécificité de son théâtre. En cela, il s'éloigne de l'abstraction du théâtre de Jarry. En tout cas cet Ubu colonial est l'occasion rêvée de stigmatiser le caractère ubuesque de la situation politique de La Réunion depuis quelques années : affaires, détournements de fonds, dénonciations, mises en examen de responsables politiques et fuites devant une justice entachée, par le passé, de complaisance et aujourd'hui grande moralisatrice de la vie publique. Cette indécence, cette grossièreté, ces bas instincts, ce mépris et ce manque de honte accumulés ne sont-ils pas bien les traits caractéristiques de cette baudruche qu'est Ubu ? Le titre choisi signifie qu'il ne faut pas limiter notre interprétation à une remise en cause de la société créole au pouvoir, mais aussi de l'héritage de la situation coloniale. Pour justifier cette entreprise osée, les arguments allégués par Ambroise Vollard pourraient être avancés : Emmanuel Genvrin reprend le flambeau de la tradition potachique et à son tour actualise Ubu le personnage fétiche de ses débuts et lui redonne sa force jarryque. Comme Ambroise Vollard en somme, Genvrin aurait pu rencontrer le personnage d'Ubu qui l'aurait ainsi absout : « Jarry est mon élève, je suis le Père Ubu », inversant les notions de paternité ainsi qu'il l'est fait dans l'avant-propos des Réincarnations du Père Ubu. Et si Emmanuel Genvrin s'est permis de charger le ventre d'Ubu des convulsions politiques et

## PRÉFACE

---

sociales qui agitent l'île, l'année même où celle-ci célèbre le bicentenaire de son nom, c'est qu'il devenait urgent de tourner en dérision des événements qu'un consensus honteux de la part des pouvoirs tente de justifier avec le plus grand sérieux. En cela, Genvrin ne peut que rejoindre et Ambroise Vollard et Alfred Jarry. Alors, Genvrin prend-il le risque comme Jarry de heurter de front le public ? Certainement pas. Le public attend de rire de tous ces travers de la vie publique. Contre la création de mythes sérieux, la recreation du mythe dérisoire d'Ubu ne peut être que salutaire. Et pour les lecteurs métropolitains, il n'est pas sans intérêt qu'un Ubu créole gesticule encore quelque part dans une petite île de l'Océan Indien.

Agnès Antoir

